

Extraits des *Principes de l'histoire des langues*, par Hermann Paul, Professeur de philologie germanique à l'Université de Munich. Quatrième édition. Publié à Halle, chez Max Niemeyer, 1909.

Titre original : *Prinzipien der Sprachgeschichte*, von Hermann Paul, Professor der deutschen Philologie an der Universität München. Vierte Auflage. Halle, Verlag von Max Niemeyer, 1909.

Traduit par Alexis Michaud (1998), ms. diffusé sur internet.

A ma connaissance, le principal ouvrage du grand linguiste allemand Hermann Paul, « Principes de l'Histoire des Langues », n'a pas été traduit en français. (Il en existe en revanche une traduction anglaise : Paul, Hermann 1970. *Principles of the History of Language*, translated from 2nd edition by H.A. Strong. College Park: McGroth Publishing Company.) Au cours de mes études en Sciences du Langage, j'ai traduit la première moitié du chapitre IV, et l'intégralité du chapitre VII. Ces pages pourraient intéresser un lecteur francophone qui s'intéresse aux origines de la linguistique.

Au cas où vous souhaiteriez citer cette traduction, vous pouvez y faire référence en tant que :

Hermann Paul (1998), Extraits des *Principes de l'Histoire des Langues* [Prinzipien der Sprachgeschichte, Halle : Max Niemeyer, 4^e éd. 1909], trad. Alexis Michaud, ms. disponible sur internet : <http://ed268.univ-paris3.fr/lpp/pages/EQUIPE/michaud/ressources/>

Remarques introductives	p. 2
Choix des passages traduits, et choix stylistiques en traduction	p. 4
Chapitre quatre	p. 5
Chapitre sept	p. 22

Remarques introductives

Les pages que le lecteur s'apprête à découvrir semblent, par leur clarté d'exposition et leur rigueur sans sophistication, rendre une longue introduction superflue. Plutôt que de présenter Hermann Paul en précurseur ou en épigone, ou d'extraire quelques intuitions d'une gangue où elles seraient enfermées, le propos de la traduction partielle proposée ici est de donner à lire le travail d'un grand linguiste, qu'on se contentera de situer en quelques mots.

Paul est une personnalité éminente du groupe des néogrammairiens. Karl Bühler lui consacre le paragraphe 1 de l'introduction de sa *Théorie du langage* Bühler 1934 ; chez Henry Sweet et bien d'autres auteurs, Hermann Paul est cité comme une autorité. Saussure, dans le " Coup d'œil sur l'histoire de la linguistique " qu'il propose à ses étudiants, explique :

Bientôt après [1875] se forma une école nouvelle, celle des néogrammairiens (Junggrammatiker), dont les chefs étaient tous des Allemands : K. Brugmann, H. Osthoff, les germanistes W. Braune, E. Sievers, H. Paul, le slaviste Leskien, etc. Leur mérite fut de placer dans la perspective historique tous les résultats de la comparaison, et par là d'enchaîner les faits dans leur ordre naturel. Grâce à eux, on ne vit plus dans la langue un organisme qui se développe par lui-même, mais un produit de l'esprit collectif des groupes linguistiques. (Saussure 1916:18)

Paul prête attention aux diverses interprétations que l'on peut fournir d'un phénomène. Il fait la part de divers facteurs, soucieux de déceler leur hiérarchie. Les intuitions du praticien affleurent dans un rapprochement *a priori* surprenant, une remarque elliptique. Les court-circuits que se permet Paul (lorsqu'il passe d'un fait à l'autre, avec pour seule transition un " De façon analogue, ... ") sont autant d'invitations à refaire soi-même le chemin qui l'a conduit à une idée ; forme d'écriture qui repose sur une confiance en la perspicacité du lecteur. A mesure de la lecture s'installe une familiarité avec les mécanismes décrits, qui, sans se donner le nom d'explication (et sans qu'un appareil théorique encombrant n'occupe le devant de la scène), éclaire des questions difficiles, donnant au lecteur les moyens d'aller de l'avant dans ses propres réflexions.

Les questions abordées se succèdent rapidement. Au cours des neuf pages du chapitre VII (traduit ici dans son intégralité) s'enchaînent et s'éclairent mutuellement des remarques concernant le génitif, l'accusatif, les prépositions, le sujet, l'attribut et l'épithète, et les conjonctions. Pour être long, l'ouvrage n'en est pas moins enlevé, plein de vivacité dans sa progression ; son style rappelle (*mutatis mutandis*) celui d'autres travaux pionniers de la même époque, Durkheim en sociologie, Freud en

« psychologie des profondeurs ». Comme chez ces autres pionniers, l'agacement de Hermann Paul face à l'hostilité de certains de ses contemporains perce par endroits. Il n'a pas plus fait l'unanimité qu'aucun autre linguiste ; la linguistique est aussi variée que les préoccupations, les objectifs et les méthodes propres à chaque chercheur ; chaque théorie ne peut être jugée qu'à l'aune des objectifs qu'elles se fixe, et la recherche d'une théorie unifiante et englobante aboutit au décevant constat formulé par Saussure juste après le passage où il évoque les néogrammairiens (*ibid.*) :

Cependant, si grands que soient les services rendus par cette école, on ne peut pas dire qu'elle ait fait la lumière sur l'ensemble de la question, et aujourd'hui encore les problèmes fondamentaux de la linguistique générale attendent une solution.

constat dont la version désabusée est fréquemment citée :

...je vois de plus en plus (...) l'assez grande vanité de tout ce qu'on peut faire finalement en linguistique. (Lettre de Saussure à Meillet, 4 janvier 1894, citée par T. de Mauro p. 335 de son édition du *Cours*, Paris : Payot, 1972.)

Le linguiste serait-il un "éternel endeillé de la plénitude" (pour reprendre, dans un contexte tout différent, une expression de Pontalis¹) ? A cette réflexion peu enthousiasmante s'oppose la forte conviction de Hermann Paul, qui rappelle le linguiste à ce qu'il y a de plus fondamental dans sa recherche scientifique :

Cette seconde édition ne devrait pas rencontrer plus de faveur auprès de certains collègues que la première. Certains la jugeront trop générale, d'autres trop élémentaire. Certains souhaiteront quelque chose de plus brillant. Je tiens à préciser une fois pour toutes que j'écris à l'intention exclusive de ceux qui sont convaincus comme moi que l'on ne fait pas avancer la science en faisant des hypothèses sophistiquées. Ce qui fait progresser la connaissance, ce sont des réflexions aussi simples qu'elles sont fondamentales, mais qui ne sont fructueuses que si l'on en prend clairement conscience et qu'on en tire les conséquences avec rigueur. (Avant-propos à la deuxième édition.)

Références citées

Bühler, Karl. 1934. *Sprachtheorie. Die Darstellungsfunktion der Sprache*, Jena, Gustav Fischer.

de Saussure, Ferdinand. 1916. *Cours de linguistique générale, publié par Charles Bally et Albert Séchehaye avec la collaboration d'Albert Riedlinger*, Lausanne/Paris, Payot.

¹ Préface à *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Paris : Gallimard, coll. Folio Bilingue, 1991, p. 22.

Choix des passages à traduire

Dans un ouvrage qui intéresse l'histoire de la langue, les chapitres concernant l'évolution du sens des mots et des relations syntaxiques revêtent une importance particulière. Ce sont les chapitres IV et VII, fortement liés entre eux : le chapitre VII s'ouvre sur la phrase " Ce qui a été dit au chapitre IV au sujet du sens des mots, et de son évolution, s'applique dans ses grandes lignes au sens des rapports syntaxiques "

Les passages qui sont traduits ici (première moitié du chapitre IV, chapitre VII dans son entier) présentent en outre l'avantage d'une mise en place progressive des notions ; celles qui ne sont pas commentées à l'intérieur même de ces chapitres sont expliquées en note.

Principes de la traduction

Les ouvrages de philologie de l'époque usent d'un grand nombre d'abréviations : outre *Cp.* pour *comparer*, tous les noms de langues figurent en abrégé (*mha* pour moyen-haut-allemand, et ainsi de suite). Le lecteur d'aujourd'hui, rompu à d'autres gymnastiques, pourrait s'agacer de devoir se plier à celle-là ; dans le choix entre lisibilité et pittoresque, la lisibilité l'a emporté. Les détails " d'époque " n'ont été conservés que dans la traduction des exemples, un peu surannés (*Père, dame* plutôt que *papa, jolie femme*).

Quelques tournures peu gracieuses en français ont été légèrement allégées ; d'autres sont transposées telles quelles mais une formulation simplifiée en est proposée en note. Atténuer certains traits de style propres à l'université allemande de l'époque n'est pas nécessairement travestir la pensée de Paul ; cela peut même servir à en dégager la spécificité.

Principes de l'histoire des langues

Chapitre quatre. Changement du sens des mots.¹

§ 51. Les changements phonétiques adviennent par la substitution répétée, à la place d'une première forme, d'une prononciation chaque fois imperceptiblement différente ; dans ce processus, l'ancien disparaît à mesure qu'apparaît le nouveau. Lors des changements de sens, en revanche, la conservation de l'ancien n'est pas exclue par l'apparition du nouveau. En règle générale, le sens nouveau apparaît d'abord aux côtés du premier, et si par la suite l'ancien recule face au nouveau (comme c'est souvent le cas), il s'agit d'un second processus, qui n'est pas impliqué par le premier.

Mais les changements de sens ont ceci de commun avec les changements phonétiques qu'ils adviennent du fait d'un écart commis par rapport à l'usage usuel, écart qui devient peu à peu l'usage usuel. La possibilité (mieux : le caractère nécessaire) des changements de sens provient de ce que le sens que possède un mot lors de chacun des emplois particuliers qui en sont faits ne coïncide pas forcément avec le sens qu'il possède en lui-même, de par l'usage. Il est souhaitable de disposer de dénominations précises pour garder cette distinction à l'esprit ; nous choisissons d'employer les expressions *sens usuel* et *sens occasionnel*. Nous comprenons donc par sens usuel le contenu de représentation² général associé à un mot pour qui appartient à une

¹ On pourra comparer les vues proposées dans ce chapitre à : Reisig, *Vorlesungen über lateinische Sprachwissenschaft* (=Conférences de linguistique latine), 1839, réimprimé dans Heerdegen, *Sémasiologie*. F. Haase, *Vorlesungen zur lateinischen Sprachwissenschaft* (=Conférences sur la linguistique latine), 1874. Pott, *Etymologische Forschungen* (=recherches étymologiques), volume 5. L. Tobler, *Versuch eines Systems der Etymologie* (=Pour un système de l'étymologie), *Ztschr. f. Völkerps.* I, 349. Heerdegen, *Untersuchungen zur lateinischen Semasiologie* (=Recherches de sémasiologie latine), Erlangen 1875/1878/1881. Du même auteur : *Lateinische Semasiologie*, Berlin 1890.

(Note de l'auteur.)

² *Vorstellungsinhalt*. Paul respecte la distinction, essentielle dans la psychologie rationnelle de l'époque (celle de Franz Brentano et de ses élèves, dont Meinong, Husserl, Marty), entre un acte psychique (essentiellement : représentation ou jugement) et son contenu, le contenu étant ce par quoi la représentation ou le jugement porte sur un objet, ce qui établit la relation du processus psychique à un objet. Le texte fondateur est :

Kasimierz TWARDOWSKI (1894) : *Zur Lehre vom Inhalt und Gegenstand der*

communauté linguistique donnée, et par sens occasionnel le contenu de représentation que le locuteur associe au mot lorsqu'il l'emploie, sens dont il escompte que l'allocutaire l'associe lui aussi au mot.

§ 52. Le sens occasionnel est bien souvent plus riche en contenu, et plus restreint dans son extension, que le sens usuel. Il faut d'emblée souligner que le mot peut, dans son emploi occasionnel, désigner quelque chose de *concret*, tandis qu'il ne désigne, dans son emploi usuel, que quelque chose d'*abstrait*, un concept général, sous lequel tombent diverses choses concrètes. J'entends par " chose concrète " quelque chose qui est donné comme existant réellement, délimité dans l'espace et le temps. Par " chose abstraite ", j'entends un concept général, un pur contenu de représentation pris en lui-même, affranchi des limitations spatiales et temporelles. Cette distinction n'a donc rien à voir avec la répartition très répandue des substantifs en concrets et abstraits. Les noms de substances, que l'on baptise concrets, décrivent par eux-mêmes un concept tout aussi général que les soi-disant abstraits, et à l'inverse, ces derniers peuvent, lors de leur emploi occasionnel, devenir concrets (au sens où nous l'entendons), dans la mesure où ils expriment une qualité ou une activité spécifique et singulière¹, déterminée spatialement et temporellement.

La très grande majorité des mots peuvent, dans leur emploi occasionnel, posséder un sens abstrait comme un sens concret. Certains sont voués par nature à désigner quelque chose de concret, mais ne portent pas en eux-mêmes de relation à une chose concrète donnée : cette relation ne s'établit qu'au travers de l'emploi individuel qui est fait du mot. Parmi ceux-ci : les pronoms personnels, possessifs, démonstratifs, les adverbes possessifs, et des mots comme *maintenant*, *aujourd'hui*, *hier*. Il est évident qu'un *je*, un *ce*, un *ici* n'ont d'autre fonction que de permettre l'orientation dans le monde concret ; mais en eux-mêmes, ils sont dénués de contenu précis, et des facteurs individualisants doivent intervenir pour leur en conférer un. Soient aussi les noms propres. Ils désignent certes un être individuel ; mais une différence entre sens

Vorstellungen : eine psychologische Untersuchung. Vienna, Hölder. Réimprimé à Munich : Philosophia, 1982. Traduit en anglais par Reinhard Grossmann sous le titre *On the Content and Object of Presentations*, The Hague : Nijhoff, 1977.

Le débat est résumé par Barry SMITH (1994), *Austrian Philosophy : The Legacy of Franz Brentano*, Chicago and La Salle : Open Court, p. 294.

¹ En allemand *eine einzelne räumlich und zeitlich bestimmte Eigenschaft oder Tätigkeit*. Nous empruntons à Laurent Danon-Boileau une expression, *spécifique et singulier*, moins gauche dans ce contexte que *individuelle* ou *unique*, traductions plus fidèles.

occasionnel et sens usuel demeure du fait que le même nom peut être porté par diverses personnes, ou divers lieux. Enfin, un petit nombre de mots expriment quelque chose qui est conçu comme n'existant qu'à un seul exemplaire : Dieu, le Diable, le monde, la terre, le soleil. Ce sont là tout à la fois des noms d'espèces et des noms propres, mais seulement si l'on entend ces concepts d'une façon particulière, sans les placer dans un tableau d'ensemble. À l'inverse, il est des mots qui, par nature, se portent vers le général, par exemple les adverbes et pronoms *tout*, *n'importe lequel* [en allemand : *je, irgend*], en moyen-haut-allemand : *ieman, dehein*, en latin : *quisquam, ullus, unquam, usquam* ; toutefois, même dans ce cas, leur caractère général est affecté par le sens occasionnel qu'ils revêtent. Que l'on compare

(1) s'il l'a jamais fait

et

(2) s'il le fait jamais¹

§ 53. Une autre différence importante entre sens usuel et sens occasionnel est la suivante. Le sens usuel d'un mot peut être pluriel, multiple, le sens occasionnel est toujours simple, mis à part les cas où une ambiguïté est entretenue, soit dans l'intention de tromper, soit par jeu d'esprit. Steinthal, dans le *Zeitschrift für Völkerpsychologie* [Journal de Psychologie des Peuples] I, 426, a combattu l'idée selon laquelle il n'existe pas de mots à sens multiple, mais je crois qu'il fait erreur. Que l'on songe à tous les cas où une correspondance phonique purement fortuite va de pair avec une différence de sens, comme dans le mot allemand *Acht*, qui désigne le nombre *huit*, le *bannissement*, et aussi l'*attention*² Ces cas sont certes exclus d'emblée par Steinthal, puisqu'il part de l'hypothèse selon laquelle on a là affaire à plusieurs mots bien distincts. Mais l'identité phonique n'en est pas moins réelle, et quelqu'un qui entend ce complexe de sons³ hors contexte n'a aucun moyen de savoir lequel des divers sens le locuteur a en tête. Si l'on s'en tient aux faits sans y introduire de considérations déplacées, on a donc là un mot

¹ La période en question n'est pas l'ensemble du temps,]-8,+8[, mais tout ce qui précède T₀ en (1) et, en (2), tout ce qui succède à T₀.

² Hermann Paul emploie les termes latins *diligentia, proscriptio, octo* pour rappeler à ses lecteurs les trois sens du mot allemand. En traduction française, le détour par le latin n'est pas apparu utile.

³ *Lautkomplex*. La formule nous paraît refléter l'intuition d'un *tout supérieur à chacune de ses parties*. Elle est éminemment compatible avec les découvertes (plus tardives) de la phonétique expérimentale au sujet des phénomènes de coarticulation entre phonèmes.

qui, dans son emploi usuel, possède un sens multiple. On est également contraint à reconnaître une pluralité de sens dans les nombreux cas où l'identité phonique se double d'une identité étymologique. *Fuchs*, en allemand moderne, signifie : renard ; alezan (cheval à la robe fauve) ; rouquin, homme à la chevelure rousse ; fin renard ; pépite d'or ; étudiant dans son premier semestre.

[Suivent d'autres exemples de polysémie : les mots allemands *Boc, Futter, Mal, Messe, Rappe, Stein, Geschick, geschickt, steuern, beizen, erbeizen, Weide*, et le mot latin *examen*.]

Steinthal ne veut reconnaître que le sens premier¹, il y voit l'unique sens et dénie leur indépendance aux sens qui en sont dérivés au cours de l'histoire. Mais sa vision des choses n'est adéquate qu'à l'état de choses qui existe au moment où le sens dérivé naît du sens premier. Cet état de choses ne dure pas ; dans la plupart des cas cités ci-dessus, il est impossible, sans un travail de recherche historique, de connaître le rapport qu'entretenaient les divers sens à l'origine, et ceux-ci se comportent par la suite comme si l'identité phonique était purement fortuite. Cela est particulièrement net lorsque le sens premier a disparu ; mais, dans de nombreux cas où la relation entre sens dérivé et sens premier est encore perceptible, il faut pareillement reconnaître que le sens dérivé a acquis son autonomie : cela est vrai partout où ce sens est véritablement devenu usuel. Pour en juger, il existe un critère sûr : si l'usage occasionnel d'un mot dans son sens dérivé peut être compris sans faire appel au sens premier, c'est-à-dire sans que le sens premier entre dans la conscience du locuteur ni de l'allocutaire, ce sens peut être dit autonome. Deux critères négatifs peuvent en outre être proposés pour déterminer si un mot possède un sens multiple : en premier lieu, aucune définition simple ne peut être fournie qui inclue toute l'extension du mot, ni plus ni moins ; en second lieu, le mot ne peut être employé dans toute son extension. Que l'on essaye avec les exemples fournis plus haut.

Même dans les cas où le sens usuel se laisse ramener à un sens simple, le sens individuel peut s'en éloigner, sans devenir concret pour autant : il se porte sur l'un des types qui sont contenus dans le concept général. Le mot allemand *Nadel* désigne aussi bien, selon les cas, un clou, une épingle, une aiguille ou une aiguille à tricoter qu'un crochet.

¹ En allemand *Grundbedeutung. Ursprüngliche Bedeutung* est traduit par *sens originel*.

§ 54. Toute compréhension entre individus repose sur la coïncidence de leurs processus psychiques.

NOTE DE BAS DE PAGE. Les distinctions qui suivent se recourent étroitement avec les analyses de Wegener dans son livre *Scènes de la vie de la langue [Aus dem Leben der Sprache]* ; en un certain sens, elles rejoignent aussi Bréal, *Les idées latentes du langage*, Paris, 1868.

La compréhension du sens usuel ne requiert pas une communauté de pensée plus grande que celle qui existe entre tous les membres d'un même groupe linguistique dès lors qu'ils possèdent pleinement la langue. En revanche, lorsque le sens subit une spécialisation, dans son emploi occasionnel, sa compréhension n'est possible qu'à la condition d'une communauté plus étroite entre les personnes qui dialoguent. Les mêmes mots peuvent être parfaitement intelligibles ou au contraire inintelligibles selon la disposition de l'allocataire et les diverses autres circonstances, et selon la présence ou l'absence de certains facteurs qui contribuent à la compréhension. Il n'est nullement nécessaire que ces facteurs soient de nature langagière. Il nous faut les évoquer un par un.

§ 55. Ce sont les catégories de mots dont la fonction est d'exprimer le concret (catégories décrites au § 52) qui permettent d'établir un lien entre quelque chose de concret et un mot qui, par lui-même, possède un sens abstrait. Tel est en particulier le cas de l'association du nom et de l'article, dans les langues qui possèdent un article. Mais l'emploi de celui-ci s'est le plus souvent développé de telle façon qu'il ne se cantonne pas à une fonction d'individualisation : il est aussi adjoint au nom lorsque celui-ci exprime la notion générique¹. Les langues dans lesquelles aucun article ne n'est développé² emploient les mots abstraits sans marque langagière distinctive pour désigner quelque chose de concret.

¹ Le lecteur peut avoir le sentiment d'une légère imprécision : Hermann Paul écrit que l'article est employé " lorsque le nom exprime la notion générique ", alors que c'est le syntagme dans son entier qui réfère à la notion générique. On est donc tenté de corriger cette phrase en : " l'article est adjoint au nom *pour exprimer* la notion générique ".

² Une nuance riche de sens est perdue en traduction. La traduction littérale serait : " les langues qui n'ont pas évolué d'article ". En allemand comme en anglais, le verbe *entwickeln* (*evolve, develop*) peut s'employer transitivement ; ici, la tournure présente la langue comme dotée d'un dynamisme interne : l'évolution n'est pas subie, elle est le développement de potentialités inhérentes. C'est toute une vision de la langue qui, en

[La suite du § 55 traite dans ses très grandes lignes une question explorée en détail par la linguistique française contemporaine, la deixis. Pour résumer en quelques mots :

- un mot peut également recevoir un sens concret par anaphore. Dès lors qu'un sens concret a été donné à un mot, celui-ci sera attaché aux occurrences suivantes du même mot.
- un repérage implicite a lieu par rapport à l'univers familier de l'énonciateur.
- la situation d'énonciation fixe la référence des mots.
- les déterminations supplémentaires contribuent, en association avec les autres facteurs, à établir un lien au concret, sans par elles-mêmes conférer un sens concret.]

Qu'un lien au concret soit établi par le mot en soi ou non, d'autres facteurs doivent entrer en jeu pour préciser ce lien. En premier lieu, le champ visuel partagé par le locuteur et l'allocutaire. Ce dernier comprend bien facilement que le locuteur entend par *arbre* ou *tour* un arbre, une tour spécifiques et singuliers lorsque l'objet en question est sous les yeux de nos deux personnes. La référence à ce que l'on voit alentour peut être appuyée, explicitée et précisée par un mouvement des yeux ou de la main, ou tout autre geste. Par ce biais, il est possible de désigner des objets que l'on ne perçoit pas distinctement, mais dont on sait dans quelle direction ils se trouvent.

Un second biais par lequel le mot se trouve rattaché à une chose concrète déterminée est fourni par tout ce qui précède dans le discours (qu'il s'agisse d'un dialogue ou d'un monologue). Dès lors que le sens d'un mot est déterminé par son association à un objet concret, cette détermination perdure dans le cours de la discussion. Le souvenir de ce qui a été dit remplace la représentation immédiate. Cette forme de renvoi en arrière peut être renforcée au moyen des pronoms et adverbes démonstratifs. Leur déplacement du domaine du visible et du sensible (leur unique emploi à l'origine) vers le domaine du discours fournit un excellent moyen de rendre intelligible à l'allocutaire le sens individuel que l'on souhaite donner à un mot.

Une troisième chose qui entre en ligne de compte est la *force* particulière que la représentation d'un certain objet concret peut posséder dans l'âme des interlocuteurs sans qu'il soit besoin pour cela, ni que l'objet soit présent, ni qu'il ait été évoqué précédemment. Ainsi, le mot *ville* sans précision sera rattaché à la ville la plus proche par les habitants d'une même contrée ; les mots *hôtel de ville*, *marché* désigneront l'hôtel de ville et le marché du lieu en question, *cuisine* et *cellier* la cuisine et le cellier de la maison habitée par les interlocuteurs, et ainsi de suite. De même, nous entendons

traduction, est sacrifiée aux préférences stylistiques du français.

par *dimanche* le dimanche le plus proche de nous dans le temps, il suffit d'indiquer s'il s'agit de passé ou d'avenir pour que l'on sache de quel dimanche il est question. Les mots qui décrivent la relation d'une personne à une autre se trouvent tout naturellement rapportés aux personnes qui entretiennent la relation en question avec l'un des interlocuteurs ; le singulier est d'ailleurs parfaitement clair, pourvu qu'il n'y ait qu'une seule personne à laquelle corresponde la dénomination. Dans le commerce entre frères et sœurs, le rapport s'établit tout naturellement entre les mots *père*, *mère* et les réalités concrètes correspondantes, de même pour *empereur*, *roi* entre les habitants d'un même pays. Dans les cas où la relation n'existe qu'avec l'un des interlocuteurs, le rapport se fait pourtant avec un objet pour peu que les circonstances y prêtent leur concours, de telle sorte que *Père* devient aussi clair que *mon père* ou *ton père*, ou encore *notre père*. Si un objet concret a par le passé acquis une signification, quelle qu'elle soit, pour les deux interlocuteurs, il peut être évoqué dans leur conscience par le mot qui le désigne, en particulier si le souvenir de l'épisode passé est encore frais, ou si nos interlocuteurs se retrouvent dans la situation où l'objet avait attiré leur attention. Deux amis ont rencontré à plusieurs reprises une dame inconnue sur tel chemin de promenade, ils ont échangé quelques mots à son sujet, et les voici qui font à nouveau la même promenade. Que l'un d'eux pose la question " Va-t-on à nouveau croiser la dame aujourd'hui ? ", et l'autre l'entendra fort bien.

Quatrièmement, on peut s'aider d'un supplément de détermination. Mais, en règle générale, une détermination de cet ordre ne confère nullement par elle-même un sens concret. Elle ne le permet qu'en conjonction avec les autres facteurs évoqués. Soit ces derniers donnent un sens concret au mot qui vient déterminer le nom, soit on sait, du fait de ces facteurs extérieurs, que le nom appartient à un groupe d'objets concrets à l'intérieur duquel il peut être distingué à l'aide de la détermination qui lui est accolée. Ces deux phénomènes peuvent se conjuguer. Ainsi, l'épithète *vieux* ne confère nullement un sens concret au mot *comte*. Mais si la situation indique de quelle famille de comtes il s'agit, la personne en question est déterminée avec précision. Le mot de *palais* ne reçoit un sens concret de l'épithète *royal* ou du complément *du roi* que si le mot *roi* est déjà associé à un objet concret dans la situation de parole. Par ailleurs, la description *le palais du roi* n'est univoque que si l'on suppose que le roi en question ne possède qu'un seul palais, ou s'il se trouve dans la situation de parole une autre donnée qui permet d'identifier un individu précis, par exemple si l'on a déjà été guidé en pensée

vers une certaine contrée : c'est là que l'on est tout naturellement invité à situer le château.

Enfin, le sens concret se reporte d'un mot sur l'autre. Dans des phrases comme *Je l'effleurai de la main, je lui saisis le poignet, tu me tapes sur l'épaule*, les mots *main, poignet, épaule* reçoivent leur sens concret par l'intermédiaire du sujet *je* dans le premier cas, de l'objet indirect *lui* dans le second, de l'objet *me* dans le troisième.

Les noms propres portés par plusieurs individus sont rendus univoques de la même façon que les noms de catégories d'objets¹ reçoivent leur sens concret. Le nom *Louis* à lui seul suffit lorsque celui à qui nous pensons se tient devant nous, lorsque nous venons de parler de lui, ou à l'intérieur d'une famille ou d'un cercle de connaissances à l'intérieur duquel le Louis en question est seul à porter ce prénom. Sinon, on précise *le roi Louis XIV*. De même, un nom de lieu en usage dans diverses régions est employé sans autres précisions par les gens des environs ; même à l'extérieur de telles communautés locales, on peut employer le nom sans préciser du moment que le lieu auquel on pense l'emporte de loin sur les autres en importance. Ainsi de *Newcastle* en Angleterre, *Straßburg* en Allemagne. Sinon, on a recours à des déterminations supplémentaires.

§ 56. Les facteurs par lesquels un mot se trouve rattaché à un objet concret entrent également en jeu dans la *spécialisation du sens*. À défaut de circonstances particulières, on pense d'abord, en entendant un mot, au plus commun de ses divers sens, ou au sens premier. D'ailleurs, bien souvent, ceux-ci ne font qu'un. En revanche, lorsqu'existent divers sens à peu près aussi courants les uns que les autres, le sens premier vient à l'esprit avant les sens dérivés, en vertu d'une loi psychologique générale. Cela est également vrai dans beaucoup de cas où un sens dérivé l'emporte en fréquence d'emploi. Il en va différemment dès lors que des ensembles de représentations liées à un sens dérivé ou peu usité sont déjà éveillées dans l'âme de l'allocutaire au moment où il entend le mot. Les choses se présentent très différemment selon que j'entends le mot *feuille* lors d'une marche en forêt, pendant une visite à une boutique d'art où je regarde des gravures ou des photographies, ou chez un papetier. De même pour le mot *volume*, dans une librairie, chez un architecte et chez un grossiste. Que des cuisiniers, des chasseurs, des médecins (ou des gens d'une quelconque confrérie) parlent entre eux, et ils seront enclins à interpréter tous les mots selon le point de vue de leur profession. Le

¹ En allemand *Gattungsnamen*.

groupement¹ à l'intérieur duquel un mot apparaît est d'une grande importance. C'est lui qui permet la réduction des diverses possibilités de sens d'un mot à une seule. Que l'on compare : *un conseil judicieux — le conseil nouvellement élu, le pied de la table — au pied de la montagne.*²

§ 57. Dans les cas évoqués jusqu'ici, la divergence entre sens occasionnel et sens usuel consistait en ce que le premier contenait tous les éléments du second, et plus encore. Mais il s'observe aussi une forme de divergence entre les deux dans laquelle *le sens occasionnel ne contient pas tous les éléments du sens usuel*, tout en pouvant contenir quelque chose que n'inclut pas le sens usuel. L'emploi partiel du sens usuel est rendu possible par le fait que, dans la très grande majorité des cas, le sens usuel est composé d'éléments dissociables les uns des autres. Toute représentation d'une substance³ comprend nécessairement la représentation de plusieurs qualités. Mais beaucoup de représentations de propriétés et d'activités que nous pouvons décrire d'un seul mot sont composées, elles aussi. Il existe certes des qualités toutes simples (du point de vue psychologique, bien sûr), comme celles qui sont désignées par les noms de couleurs. Bleu, rouge, jaune, blanc, noir. Mais il n'est pas jusqu'à ces mots qui ne puissent être employés pour désigner des qualités qui ne coïncident pas exactement avec leur signification exacte. En effet, toute couleur pouvant être mélangée à toute autre de mille façons, il existe un nombre infini de couleurs, qui ne sauraient posséder chacun une dénomination propre. Le résultat en est que, dans notre description des choses, nous ne tenons pas compte des mélanges à petites doses, si bien que les limites à l'intérieur desquelles un nom de couleur est approprié sont mobiles et incertaines. Les mots qui renvoient à un complexe de représentations présentent une latitude de jeu bien plus grande encore.

C'est ici que trouve sa place ce que l'on désigne du nom de *sens figuré*. On a coutume de dire qu'il y a dans la comparaison, outre les deux objets que l'on compare, un *tertium comparationis*. Ce troisième élément n'est pas quelque chose de nouveau qui vienne s'ajouter aux deux autres ; il est la partie commune aux contenus respectifs des deux complexes de représentation que l'on compare. Si nous disons d'un homme *il*

¹ En allemand *Verbindung*. Nous dirions plutôt *syntagme*.

² H. Paul fournit d'autres exemples, dont : une voix claire — une claire lumière, aller à pied — ça me va bien — ça va ?

³ En allemand *Substanz*. Ce terme inélégant est commode, tandis que celui d'*objet* contraint à ajouter des déterminations encombrantes (*objet réel*, pour le moins) pour désigner de façon univoque un objet concret.

m'évoque un cochon ou *il est semblable à un cochon*, ce n'est pas une identification comme il en existe en mathématiques, cela signifie seulement que l'une des qualités caractéristiques qui composent la notion de cochon est présente dans la représentation que nous nous faisons de cet homme. (En règle générale, la qualité en question est la malpropreté.) On peut dire, avec une précision accrue par l'explicitation du troisième élément : *il est malpropre comme un cochon*. Mais il est plus simple encore de dire :

er ist schweinish

il est porcin

“ il est cochon ”

phrase dans laquelle l'adjectif *schweinish* ne renvoie pas à l'ensemble de toutes les qualités du porc, mais seulement à un petit nombre ; et enfin, la formulation la plus simple : *c'est un porc*.

§ 58. Il existe encore un autre chemin par lequel un mot peut dépasser les limites du sens qui lui est propre. (Là encore, le passage est d'abord occasionnel.) Quelque chose qui, dans l'expérience commune, est lié au contenu de sens usuel — *que ce soit par une proximité dans l'espace ou le temps, ou par un rapport de cause à effet* — en vient à être inclus dans ce à quoi renvoie le mot ; il peut même devenir l'unique réalité à laquelle renvoie le mot. C'est ici qu'il faut classer la figure connue sous le nom de *pars pro toto* (hérité de la stylistique latine), ainsi que certaines autres dont il sera question dans la suite.

§ 59. Lorsqu'un mot franchit les limites de son sens usuel, des éléments de détermination supplémentaires sont indispensables pour que le mot soit bien compris. Ces éléments sont bien plus nécessaires ici que dans les cas où il s'agit simplement de reconnaître auquel des divers sens courants on a affaire (voir § 56). Rien ne nous porte à comprendre un mot dans un sens qui n'inclut pas tous les éléments du sens usuel tant que rien ne nous indique que cela est impossible ; et, pour appréhender le vrai sens, il nous faut, outre cette indication négative, des indications positives. Dans le dicton

Eigenlob stinkt, Freundes Lob hinkt

éloge de soi pue éloge de l'ami boîte

“ Il est malséant de se louer soi-même, il est gênant de faire l'éloge d'un ami ”

les prédicats ne seraient pas entendus au sens figuré s'ils étaient, dans leur sens propre, compatibles avec leur sujet. Il en va de même d'expressions comme *le feu de la passion* ou *la soif de vengeance*. Quand Schiller écrit : *À Aachen trônait la puissance sacrée du roi Rudolf*, on déduit des prédicats que le sujet doit être une circonlocution renvoyant à une personne.¹

§ 60. La différence entre sens usuel et sens occasionnel est particulièrement sensible lorsque l'on *traduit* d'une langue à l'autre (ou d'un état de langue à un autre). L'objectif que l'on peut se fixer dans cette entreprise est une correspondance aussi étroite que possible entre les sens occasionnels des mots et groupes de mots. Mais il est inévitable que le rapport du sens occasionnel au sens usuel du mot en question soit fort différent selon les langues. Lorsque le mot latin *altus* est rendu tantôt par *élevé*, tantôt par *profond*, sens usuel et sens occasionnel coïncident en français, tandis qu'en latin, le sens usuel subit simplement une restriction, occasionnelle : en lui-même, le mot se rapporte à toute extension sur un axe vertical. Il en va de même du mot latin *hospes* et du mot *hôte* en français, qui se traduisent en allemand tantôt par *Wirt* (celui qui invite), tantôt par *Gast* (celui qui est invité), ou encore du mot moyen-haut-allemand *varn*, qui exprime tout type de déplacement, dans un véhicule, à cheval ou à pied (déplacements qui correspondent en allemand moderne à *fahren, reiten, gehen* et d'autres encore).

§ 61. Toutes les déviations du sens occasionnel examinées ci-dessus portent en germe de véritables changements de sens. Dès qu'elles se répètent avec une certaine régularité, ce qui n'était qu'individuel et momentané devient peu à peu général et usuel. La frontière est mouvante entre ce qui relève du sens purement occasionnel et ce qui est inscrit dans le sens usuel d'un mot. Du point de vue de l'individu, le passage vers le sens usuel est entamé lorsque, dans l'emploi ou la compréhension du mot, le souvenir d'une précédente occurrence joue un rôle ; le terme de l'évolution est atteint lorsque ce souvenir entre seul en compte, lorsque l'emploi du mot et sa compréhension ont lieu sans qu'il soit nécessaire de repasser par l'ancien sens usuel. Entre ces deux extrêmes, on peut distinguer un grand nombre d'étapes. Dans la communauté linguistique, les divers individus peuvent se trouver à des étapes diverses du processus d'évolution. Mais il n'est pas concevable que le processus ait lieu chez un individu cependant que les autres membres de sa communauté linguistique ne seraient nullement affectés. Il appartient à l'essence du processus de provenir de l'emploi répété et régulier d'un sens

¹ Faute d'être en mesure de le traduire, nous omettons ici le second exemple, tiré de Wolfram von Eschenbach : *dar nâch nîn snelheit verre spranc*.

qui à l'origine était simplement occasionnel. À cet emploi doit correspondre la compréhension d'une partie au moins de la communauté ; et chez ceux-ci, la compréhension est amorce du processus d'évolution. Le processus ne saurait atteindre son terme chez un individu si l'influence qu'il exerce sur les autres locuteurs ne connaît aucune réciproque. Une telle réciproque s'instaurera d'autant plus facilement que l'influence ne s'exerce pas seulement de l'extérieur, que l'on est soi-même porté à faire le même emploi occasionnel du mot. Tel est tout naturellement le cas entre des individus qui ont entre eux des relations suivies.

La transmission de la langue d'une génération à l'autre est d'une importance toute particulière dans la métamorphose du sens occasionnel. L'apprentissage du sens des mots se fait généralement sans le secours d'une définition qui déterminerait le sens usuel par son contenu [=intension] et son extension. L'apprentissage par la définition n'est possible qu'à un stade relativement avancé de maîtrise de la langue ; et même à ce stade, un tel mode d'apprentissage est de l'ordre de l'exception. L'enfant n'entend que des emplois occasionnels du mot ; qui plus est, il n'entend le mot que dans des circonstances où il s'attache à un objet concret, donné par la perception. L'enfant n'en généralise pas moins aussitôt la mise en relation du mot et de la chose, pour peu qu'il soit parvenu à la saisir. Cela tout naturellement. Le lien avec la chose concrète, individuelle, ne saurait être retenu tel quel par l'enfant. En effet, l'image laissée par l'objet dans le souvenir ne comporte en elle-même rien qui permette, lors d'une nouvelle perception, de reconnaître l'identité ou l'absence d'identité avec ce qui avait été perçu la première fois. Un jugement exact en la matière repose toujours sur un raisonnement, et dans bien des cas il n'est tout bonnement pas possible d'y parvenir. Pour la conscience naïve de l'enfant, la coïncidence des contenus de représentation suffit pour conclure de suite à une identité des objets. Il suffit même d'une coïncidence partielle, et parfois d'une coïncidence très réduite, du moment que l'image est encore indécise et floue dans le souvenir. Entre ici en ligne de compte le fait que l'attention de l'enfant se porte en premier lieu sur certains aspects d'un objet ou d'un processus, ceux vers lesquels le portent ses émotions et ses désirs ; l'image de l'objet dans la mémoire se réduit donc à ces aspects-là. Ainsi s'établit dès le début de l'apprentissage de la langue l'habitude de désigner du même mot plusieurs objets ou processus, plusieurs choses similaires sous un certain rapport, et pas seulement des choses tout-à-fait semblables. Cette habitude demeure par la suite, même lorsque des différences passées inaperçues finissent par être remarquées, parce qu'elle est sans cesse confirmée par la pratique

qu'ont les adultes de la langue. Mais il est certain qu'au début, l'enfant ne possède pas une représentation claire au sujet du contenu [=intension] et de l'extension du sens usuel des mots. L'enfant fait un nombre considérable d'erreurs : il associe au mot tantôt un concept trop riche, tantôt un concept trop pauvre, et en fait par conséquent un emploi tantôt trop restreint, tantôt trop large. Ce dernier cas est de loin le plus fréquent, d'autant plus fréquent qu'est restreint le fonds de vocabulaire à la disposition de l'enfant. C'est ainsi qu'un petit enfant comprendra sous le terme de *chaise* un canapé, sous celui de *bâton* un parapluie ; il dira *chapeau* pour une coiffe de femme et tout autre couvre-chef. Une autre occasion de méprises concernant le sens est que l'objet désigné par le mot fait souvent partie d'un ensemble plus grand, ou se trouve indissociablement lié à d'autres dans l'expérience que l'on en a. L'enfant sera alors souvent incertain quant à la façon de découper l'ensemble, de déterminer la partie de l'ensemble qui correspond proprement au mot. Il élargira les frontières ou les restreindra pour tenter de se plier aux exigences de l'usage ; ce faisant, il exclura à tort quelque chose ou inclura quelque chose qui n'est pas à sa place à l'intérieur. D'ailleurs, l'apprentissage de nouveaux mots et de nouveaux emplois ne se limite nullement à la période de la petite enfance. L'adulte aussi est perpétuellement en apprentissage, s'agissant des expressions peu courantes, de celles qui supposent une éducation poussée ou des connaissances spécifiques. Lui aussi les apprend avec pour seul point de départ l'emploi occasionnel ; il est donc sujet lui aussi aux mêmes erreurs que l'enfant. Toutes ces imprécisions dans la compréhension du sens usuel sont en réalité sans importance, et elles sont généralement corrigées avec le temps. Mais il advient forcément que, dans des cas précis, une même erreur commise par un grand nombre d'individus laisse des traces durables. Il faudra donc reconnaître l'existence d'un type de changement de sens qui naît du remplacement du sens qui était usuel pour la vieille génération : dans la langue de la jeune génération, le sens ancien est remplacé par un autre qui ne lui correspond que partiellement. Mais le domaine concerné par ce type de changement se limite aux concepts peu courants et difficiles à délimiter nettement, puisque dans les autres cas, la correction progressive par l'usage existant ne saurait manquer.

En règle générale, le changement est mis en branle par la vieille génération, celle qui a la maîtrise pleine et entière de l'usage. Mais la jeune génération apporte une contribution capitale à la suite de l'évolution. Pour cette génération, les divers emplois d'un mot s'organisent selon un agencement quelque peu différent de ce qu'il était pour la génération précédente. Chacun des emplois, étant d'abord appréhendé au travers de

phrases isolées, peut fort bien être appris pour lui-même, sans qu'entrent en ligne de compte les autres emplois. Or un emploi appris isolément acquiert de ce fait une indépendance plus grande que celle qu'il avait dans l'âme des locuteurs de la génération précédente. En outre, le sens dérivé est fréquemment appris avant le sens usuel, ce qui rend d'autant plus aisée son autonomisation.¹ On trouvera aisément des cas où, la première fois qu'un enfant entend le mot *âne*, c'est pour désigner un homme niais. Dans ce cas, ce n'est pas par l'entremise du sens premier que le mot est compris. Tant qu'un individu ne maîtrise pas parfaitement l'usage, il n'est bien souvent pas à même de savoir si tel emploi qu'il rencontre est consacré par l'usage ou purement occasionnel. Il lui arrive donc d'imiter l'emploi occasionnel tout aussi naturellement que l'emploi usuel, pour peu que cet emploi l'ait fortement marqué, s'il était entouré de circonstances particulières, par exemple.

Ainsi, dans la grande majorité des cas, l'évolution du sens usuel naît de modifications dans son emploi occasionnel, sans qu'une intention de changer l'usage soit à l'œuvre. Mais il n'est pas exclu que des individus cherchent délibérément à associer un certain sens à un mot, et que leur entreprise ait quelque succès. L'intervention consciente joue en particulier un grand rôle dans l'élaboration de la terminologie économique, artistique et scientifique (voir § 16).

[Passage du § 16 auquel il est fait référence ici : page 32 :

Il n'est pas exclu qu'un changement advienne par la volonté consciente d'individus. Les grammairiens ont œuvré à codifier les langues écrites ; la terminologie des sciences, des arts et de l'économie est régulée et enrichie par les enseignants, les chercheurs et les inventeurs. Dans un empire despotique, les caprices du monarque auront peut-être laissé leurs traces çà et là. Mais il faut bien voir qu'il ne s'agit pas là de créations à proprement parler, mais de décisions portant sur un point qui était confus ; et ces redéfinitions arbitraires sont insignifiantes au regard des évolutions lentes, involontaires et inconscientes auxquelles l'usage d'une langue est continuellement soumis. *La véritable origine*

¹ Nous corrigeons une erreur d'inattention, ou erreur de typographe : le jeu d'opposition *le premier, ce dernier (der letztere, der erstere)* est ici inversé : "Für die Verselbständigung der abgeleiteten gegenüber der Grundbedeutung kommt noch besonders in Betracht, dass die letztere nicht selten früher erlernt wird als die erstere" au lieu de "Für die Verselbständigung der abgeleiteten gegenüber der Grundbedeutung kommt noch besonders in Betracht, dass die erstere nicht selten früher erlernt wird als die letztere".

de l'évolution de l'usage n'est autre que l'activité de parole ordinaire. Là, toute intervention délibérée sur l'usage est exclue. La seule intention qui s'y fasse jour est de faire comprendre ses souhaits et ses pensées. D'ailleurs, il en va de l'évolution de la langue comme de l'évolution des être organiques telle que la décrit Darwin : l'adaptation plus ou moins grande des créatures qui apparaissent décide de leur survie ou de leur disparition.]

§ 62. Il ressort de nos réflexions que les changements du sens usuel doivent correspondre aux diverses possibilités de modifications occasionnelles.

NOTE DE BAS DE PAGE. Wundt propose un classement tout différent des types d'évolutions du sens. Je n'y vois aucun progrès par rapport au mien, et renvoie au jugement critique approfondi de Marty (*Grundlegung I*, 543ff.) ; voir aussi Rozwadowski, *Wortbildung und Wortbedeutung* [Construction des mots et signification des mots], Heidelberg, 1904. Le classement que j'ai retenu est expédié d'un mot par Wundt : il serait " purement logique ", et laisserait les motivations psychologiques dans l'obscurité la plus complète (II, 471ff.). Au lecteur impartial de juger si les distinctions que je propose dans ce chapitre n'apportent aucune contribution à la compréhension psychologique des phénomènes.

Le premier grand type de changement est par conséquent la *spécialisation du sens* par restriction de l'extension et enrichissement du contenu. Le mot *Schirm* offre un exemple instructif de la différence entre une forme de spécialisation qui demeure occasionnelle et une spécialisation usuelle. Le mot peut s'employer de tout objet qui sert à abriter, à protéger (de la lumière ou du vent comme de la pluie). Dans l'usage occasionnel, il peut renvoyer à l'écran que l'on place devant le poêle pour ne pas se brûler, à un abat-jour, un parapluie, une ombrelle, ou encore à des verres solaires. Mais il faut que nous nous trouvions dans une situation bien particulière pour que nous entendions le mot dans le sens d'*abat-jour* ou *écran de poêle*, tandis qu'il nous est tout naturel de le comprendre comme *parapluie* ou *ombrelle*, et nous ne pensons alors plus tant à la fonction générale de la catégorie *Schirm* (abriter) qu'à un objet bien déterminé. Force est donc de reconnaître que ce sens s'est dissocié du sens plus général. Il en est désormais indépendant, même si l'on peut encore, d'un point de vue logique, le rapporter au sens général. En effet, l'établissement d'une hiérarchie logique n'est possible que si l'on fait abstraction de facteurs qui sont pour le moins aussi importants pour la signification que les considérations de logique. Un autre exemple : *corn*, en anglais britannique, désigne

le blé, et toutes les céréales ; aux États-Unis, *corn* désigne exclusivement le maïs. Son équivalent allemand, *Korn*, est un nom générique pour toutes les céréales, mais s'emploie aussi pour désigner spécifiquement la céréale la plus courante dans la région, celle avec laquelle on prépare le pain. Dans le nord de l'Allemagne, c'est le seigle, dans certaines provinces c'est l'épeautre, le maïs ou l'avoine. Un phénomène particulier qui a sa place ici est l'emploi de noms de matières pour des produits faits de la matière en question : un papier, un verre, une plume, un plomb, un sucre. Le lexicographe doit s'efforcer, dans son recensement des emplois spécialisés d'un mot, de distinguer entre ceux qui sont devenus usuels et ceux qui demeurent occasionnels, distinction qu'ils omettent bien souvent.

Les exemples que nous avons examinés montrent que le sens ancien, plus général, peut subsister aux côtés des nouveaux, plus spécialisés. Dans d'autres cas, le sens ancien a disparu. En allemand, le mot qui signifie aujourd'hui "tonneau", *Fass*, a d'abord désigné tout type de récipient, comme en attestent à ce jour des composés comme *Saltzfass* "salière", *Tintenfass* "encrier", etc.. *Miete*, "loyer", signifie à l'origine "salaire, rétribution", sans précisions ; *Brunnen*, "puits", a d'abord signifié "source", qu'elle soit ou non aménagée (le mot *Sauerbrunnen*¹, "eaux acidulées", en atteste). *Genesen*, "guérir", possède à l'origine le sens très général de "demeurer en vie, avoir la vie sauve", et pouvait s'employer dans le contexte d'un combat ou d'une disette ; *nähren*, "nourrir", est en fait le causatif de ce verbe, et son sens originel est "maintenir en vie", il pouvait donc s'appliquer à l'activité d'un médecin ou, s'agissant d'un combat, aux effets protecteurs d'une pièce d'armure.

Une spécialisation du sens se met en place dans la langue des diverses professions, et des diverses couches de la société, du fait que chacune est habitée par des représentations qui lui importent particulièrement. L'un des biais les plus courants par lesquels se créent des expressions techniques consiste à prêter à certains mots et expressions de la langue courante un sens restreint. Certains de ces mots rentrent ensuite dans la langue courante avec leur sens restreint ; le sens large du mot demeure parfois, parfois il a disparu entretemps. Ainsi de : *Druck*, "pression, compression", qui, outre ce sens, en possède désormais un second, synonyme de *Buchdruck*, "impression [de livres]" ; *Stich*, littéralement "point, piqûre" peut aujourd'hui désigner une gravure sur acier (proprement *Stahlstich*) ou en taille-douce (*Kupferstich*). En latin, *arma* a d'abord

¹ *Sauer* veut dire *aigre, acide*.

eu le sens général d’“ outil ”. On mesure l’importance qu’ont les diverses professions pour la vie d’un peuple dans son entier au nombre de mots spécialisés qu’elles ont introduites dans la langue courante.

C’est par la métamorphose du sens concret occasionnel de certains mots que naissent les noms propres. Tous les noms de personnes et de lieux ont pour origine des noms communs. Bien des noms de lieux permettent une reconstitution aisée du processus. Les éléments de description récurrents sont particulièrement riches d’enseignements : les noms en *vallée, mont, pont, fontaine, chapelle, pierre* (en allemand : *Aue, Berg, Bruck, Brühl, Brunn, Burg, Haag, Hof, Kappel, Gmünd, Münster, Ried, Stein, Weiler, Zell*), en *ville (vieux-ville/ville-ancienne, Neuville/Villeneuve, Neustadt* [“ Ville Nouvelle ”], *Neuburg* [“ Bourg Nouveau ”], en anglais *Newtown*) ; *Neuchâtel, Newcastle, Hochburg* (Ville Haute), *Neukirch* (Église Neuve), *Mühlberg* (Colline du Moulin), etc. À l’origine, ces noms étaient employés par les habitants du voisinage. Ces désignations suffisaient pour les distinguer d’autres lieux-dits situés à proximité. Ils sont devenus d’authentiques noms propres dès l’instant où ils ont été employés avec ce sens concret par des gens qui n’étaient pas du pays, ou lorsque des facteurs isolants les ont séparés nettement des noms communs auxquels ils étaient identiques à l’origine. Il existe en outre un vaste ensemble de noms de lieux qui sont d’emblée très proches de véritables noms propres parce qu’ils sont dérivés de noms de personnes ou précisés par des noms de personnes.

[La seconde moitié du chapitre IV n’est pas traduite ici.]

Chapitre sept. Évolution du sens dans le domaine syntaxique.

§ 103. Ce qui a été dit au chapitre 4 au sujet du sens des mots, et de son évolution, s'applique dans ses grandes lignes au sens des rapports syntaxiques. Là aussi, il convient de distinguer sens usuel et sens occasionnel¹. Le sens usuel peut être multiple : ses métamorphoses naissent des écarts créés par tel sens occasionnel, et consistent en un enrichissement ou un apauvrissement du contenu accompagné par la réduction ou la croissance correspondante de l'extension² du mot. Mais des situations particulières naissent du fait que l'on a ici affaire à des relations qui lient entre eux plusieurs éléments, par exemple

amo patrem (j'aime mon père)

amor patris (l'amour du père)

Les relations syntaxiques se rassemblent en divers groupements, plus ou moins vastes. Ainsi de : verbe—accusatif d'objet, substantif—autre substantif au génitif. En conséquence, il faut établir, outre la distinction entre sens usuel et sens occasionnel, une distinction d'égale importance entre le sens d'une relation générale, d'une part, et le sens de la mise en relation avec un mot particulier, d'autre part. On distinguera ainsi :

1) le sens que possède l'accusatif en relation avec un verbe donné

2) le sens général qui est par nature celui de l'accusatif, quel que soit le mot auquel il est associé ; et le sens général que possède l'accusatif dans une construction avec un verbe transitif quelconque.

En effet, le sens que possède l'accusatif en relation avec un verbe donné peut être spécifique ; il peut être plus ou moins isolé par rapport au sens général. Récemment, les critiques ont fusé contre la conception des anciens grammairiens³ selon laquelle un cas est *régi* par un verbe ou une préposition, un mode par une conjonction, et ainsi de suite. En lieu et place de cette conception, on a cherché à rattacher le choix du cas ou du mode au sens général qui est le sien. Il faut pourtant conserver l'ancienne théorie, entendue en un certain sens, et en en délimitant précisément l'application.

¹ Hermann Paul nomme *sens occasionnel* le sens qu'un mot prend en contexte.

² *Umfang*. Le mot allemand renvoie spécifiquement à l'extension, dans son sens logique.

³ La vieille école, par opposition aux *Junggrammatiker*, les néogrammairiens (Delbrück, Brugmann, Paul, entre autres).

L'objet du chapitre est de défendre ces idées générales à l'aide d'exemples.

§ 104. S'agissant du génitif, on ne parvient à proposer aucun sens simple dont se déduisent les fonctions que possède ce cas dès le proto-indo-germanique.

NOTE DE BAS DE PAGE : Je n'entre pas ici dans les théories de la genèse de ce cas, parce que tout en ce domaine est trop incertain pour être utilisable dans l'exploration des conditions générales d'évolution, entreprise qui nous occupe ici. Demeure notamment ouverte la question de savoir dans quelle mesure le sens fondamental des cas est déterminé par le sens que possédaient les suffixes casuels lorsqu'ils étaient des mots indépendants (avant leur fusion avec la racine). Dans quel mesure le sens des cas est-il apparu par ajustement, suite à leur emploi dans la phrase complexe ? Il ne fait aucun doute que l'un et l'autre de ces facteurs aient joué dans la genèse du système casuel de l'indo-germanique. Le rôle joué par l'ajustement est démontré par l'absence de différence entre nominatif et accusatif au neutre, et, dans certains cas, l'absence pure et simple de suffixe.

Wundt distingue cas de détermination interne et cas de détermination externe. Il inclut parmi les premiers le nominatif, l'accusatif, le génitif et le datif. Il fait l'hypothèse que ceux-ci sont indispensables, qu'ils ne sauraient être absents d'aucune langue, même si aucun suffixe ne signale leur présence. Il est vrai que les relations syntaxiques qu'expriment ces cas en indo-germanique existaient déjà avant qu'il n'y ait des signes spécifiques pour les exprimer. Mais il doit aussi y avoir eu une période au cours de laquelle les relations qui seraient plus tard exprimées par des "cas de détermination externe" étaient dites, elles aussi, par la simple succession de mots dépourvus de toute forme de déclinaison.¹ L'emploi de l'accusatif pour décrire le terme d'un mouvement (*Athenas proficisci*) montre que la différence proposée par Wundt ne tient pas, puisque cet emploi de l'accusatif est concurrent de l'emploi du locatif et de l'ablatif, cas "de détermination externe" selon Wundt.

Il convient notamment de considérer comme deux catégories bien distinctes le génitif qui dépend d'un verbe et celui qui dépend d'un nom. Si l'on s'attache à cette dernière

¹ Exemple de raisonnement elliptique. Si l'on souhaite l'explicitier : à une certaine époque, tous les cas étaient indifférenciés, marqués de la même façon, qu'en était-il alors de l'opposition entre détermination externe et détermination interne ?

catégorie, on peut affirmer qu'en indo-germanique le génitif pouvait être employé pour exprimer toute relation entre deux substantifs ; c'est d'ailleurs ainsi que les choses se présentent encore en grec ancien, du moins en règle générale. Partant de là, on peut proposer, pour le génitif régi par un nom, une signification simple, de contenu très réduit et d'extension très ample, qui ne se spécialise qu'en contexte.¹ En haut-allemand moderne, au contraire, la fonction du génitif en construction avec un substantif est notablement réduite. Certains emplois qui étaient encore possibles en moyen-haut-allemand, tels que

goldes zein (d'or—bâton, “ bâton d'or ”)

langes lebens wân

long-GÉN. vie-GÉN. espoir

“ espoir de longue vie, espoir d'une longue vie ”

sont désormais devenus impossibles. Il est donc nécessaire de rechercher des définitions plus spécifiques si l'on souhaite indiquer quels sont les emplois du génitif dans les langues issues de l'indo-germanique. Cela implique une division en catégories, la juxtaposition de divers sens autonomes. La façon la plus simple de présenter les choses est la suivante : génitif possessif ; génitif partitif ; génitif qui indique que le substantif régissant est ce qu'il est de par sa relation avec le terme régi :

le frère de l'homme

le dieu du vin

l'auteur de l'ouvrage²

¹ Hermann Paul écrit : qui ne se spécialise qu'occasionnellement. Il entend par *okkasionnel* “ dans un cas précis ”, par opposition à la valeur du mot en lui-même, ce que d'autres appelleraient la valeur du mot “ en langue ”, par opposition à sa valeur “ en discours ”. (Si nous n'adoptons pas une fois pour toutes cette dernière expression, c'est qu'elle est solidaire d'une théorie qui ne serait pas nécessairement acceptée par Paul.)

² Paul propose un quatrième exemple, qui ne fonctionne pas en français : *die Tat des Helden*. Sa traduction, “ l'exploit du héros ”, ne laisse pas transparaître la relation qui existe en allemand entre substantif régissant et substantif régi : on comprend ce qu'est un exploit sans avoir besoin de savoir qu'il est le fait de tel héros, tandis qu'en, allemand, le terme *Tat* ne signifie *exploit* que dans la collocation *die Tat des Helden* (et dans le nom composé *eine Heldentat*). Une traduction qui se rapproche du fonctionnement allemand serait : la geste du héros.

Cette dernière catégorie peut se diviser, sur le modèle des noms d'action, en deux sous-ensembles, génitif de sujet et génitif d'objet. On opposera ainsi :

le gouvernement du prince

le gouvernement de la province.¹

On a récemment jugé que l'établissement de telles catégories revenait à une analyse purement logique, dont les grammairiens devaient se défier. Mais ces critiques ne sont pas justifiées : il suffit que l'établissement de ces catégories soit entrepris de la façon adéquate. Les catégories en question ont acquis leur autonomie à l'égard du sens général originel ; cela n'a été possible que parce qu'elles sont demeurées seules cependant que disparaissaient les autres emplois.²

§ 105. Le rapport du génitif [=du syntagme au génitif] au substantif qui le régit est analogue à celui de l'accusatif au verbe qui le régit. Si l'on souhaite construire un sens général de l'accusatif, qui domine tous les emplois particuliers de ce cas, on est amené à dire que *l'accusatif décrit, sans exception, tous les types de relations imaginables entre un substantif et un verbe, hormis celle du sujet et du prédicat*. Néanmoins, on ne peut employer l'accusatif dans tous les cas où l'on trouve une relation qui corresponde à cette caractérisation très générale. Cela était déjà impossible dans la langue indo-germanique originelle, même si l'emploi de l'accusatif était alors bien plus libre et étendu, comme l'atteste entre autres le grec. Il ne suffit donc pas de proposer une signification unique, qui englobe tous les emplois ; il faut reconnaître l'existence de divers emplois, qui ont progressivement acquis leur autonomie. Un autre élément entre en compte : pour chaque verbe, un certain usage s'est solidement installé quant à l'emploi ou non de l'accusatif. Il faut donc distinguer entre accusatif *libre*, indépendant de la nature du verbe auquel il est associé, et accusatif *lié*, qui ne se trouve qu'avec un nombre restreint de verbes et possède un sens restreint par le verbe.³

¹ Un exemple équivalent couramment cité en français (quoique sans doute rarement observé) est *la peur de César*.

² Nous prenons ici la liberté de supprimer une incise qui alourdit la phrase. Paul écrit : “ cela n'a été possible que parce qu'elles sont demeurées seules cependant que disparaissaient les autres emplois, emplois qui tous pourraient également être rapportés au sens originel ”.

³ Paul est ici syntacticien. L'objet réduplique le V (ou l'inverse), on pourrait donc dire que les deux sont fortement liés, plus qu'un verbe d'action commandant un objet à l'accusatif qui n'a pas de parenté étymologique ni sémantique avec lui. Or Paul nomme l'objet interne *accusatif libre*, réservant *accusatif lié* à l'objet lié *syntactiquement* au verbe.

Parmi les emplois libres de l'accusatif usités de tous temps, on trouve l'accusatif qui décrit l'extension dans l'espace et le temps (que l'on ne trouve pas seulement aux côtés du verbe), ainsi que l'accusatif de contenu, marqué sur les substantifs qui sont liés au verbe par leur étymologie :

einen schweren Kampf kämpfen
art.indéf.ACC. lourd ACC combat ACC combattre INFINITIF

“ mener une lutte difficile ”

[exemple français correspondant : vivre sa vie.]

Il en va de même, en latin, des noms de ville à l'accusatif, employés en réponse à la question *vers où ?* Un nouvel emploi est récemment apparu¹ : l'accusatif suit un verbe intransitif (ou qui, dans ses emplois transitifs, régit un autre type d'objet) ; il est associé à un adjectif attribut²:

ein Glas voll gießen
art.indéf.ACC. verre ACC. plein verser

“ remplir un verre ”

die Augen rot weinen
les yeux ACC. rouge pleurer

“ avoir les yeux rouges à force de pleurer ”

das Bett naß schwitzen

Ceci conduit à un reclassement éclairant. Plutôt que de parler de verbes transitifs et intransitifs, Paul est sensible au caractère transitif ou intransitif des *constructions*. Une construction avec verbe “ transitif en langue ” et objet peut être intransitive, comme le montre la paire d'exemple suivante (donnée un peu plus bas par Paul) :

ein Glas voll gießen (un verre-plein-verser, “ remplir un verre ”)

die Augen rot weinen (les yeux-rouges-pleurer, “ avoir les yeux rouges à force de pleurer ”)

Ces deux constructions présentent une similarité, même si l'un des verbes est d'ordinaire transitif et l'autre non.

¹ L'exactitude demanderait que l'on traduise par : “ un nouvel emploi s'est récemment formé ”. La formulation allemande, *ausgebildet*, exprime une attention au processus de formation, tandis que “ est récemment apparu ” se contente d'enregistrer l'apparition.

² *einem prädikativen Adjektiv*. Par opposition à *attributive Verbindung* (§ 108) : *prädicativ* signifie *attribut* (ici attribut de l'objet), comme *predicative* dans la terminologie des grammairiens anglo-saxons ; le terme allemand *attributiv*, comme *attributive* en anglais, désigne l'épithète.

le lit ACC. mouillé suer
“ tremper les draps de sueur ”

die Füße wund laufen
les pieds ACC. écorché courir
“ s'écorcher les pieds à force de marcher ”

sich satt essen
pron.réfl. rassasié manger
“ manger son content ”

sich voll saufen
pron.réfl. plein boire à l'excès
“ boire jusqu'à plus soif ”

sich krank arbeiten : se rendre malade à force de travail, *sich heiser schreien* : s'enrouer à force de crier

etc.

Il s'agirait donc ici d'un élargissement du sens de l'accusatif. Il convient pourtant de prêter attention aux autres facteurs qui ont contribué à l'apparition de cette construction. D'une part, la perception, pas entièrement évanouie, de l'accusatif comme ayant un sens tout-à-fait général ; d'autre part, l'analogie avec des cas tels que

einen tot schießen
pron.indéf.ACC. mort (ADJECTIF) tirer (avec une arme à feu)
“ tuer quelqu'un avec une arme à feu ”

et *einen los kaufen, einen krumm und lahm schagen* (rendre sa liberté à quelqu'un en payant sa rançon, estropier quelqu'un ; littéralement : acheter quelqu'un libre, frapper quelqu'un infirme).

Il en va de même¹ des constructions telles que

er schwatzt das Blaue vom Himmel herunter
il bavarde le bleu du ciel prep.: vers le bas
“ il bavarde à n'en plus finir, il bavarde comme une pie ”

¹ H. Paul propose une analogie entre les *small clauses* et des constructions d'apparence plus complexe.

er hat sich in mein Vertrauen gestohlen

“ il a obtenu ma confiance de façon insidieuse ” (littéralement : il s'est infiltré dans ma confiance).

et aussi : *denke dich in meine Lage hinein* : mets-toi à ma place (littéralement : pense-toi à ma place) ; *sich einschmeicheln* s'insinuer (à partir de *schmeicheln*, flatter, qui prend un complément au datif) ; *sich herausreden* s'en tirer par de belles paroles (à partir de *herausreden*, dire franchement) ; *sich durchfressen* venir péniblement à bout de quelque chose ; jouer les pique-assiettes

etc.

Une position intermédiaire entre l'emploi tout-à-fait libre et l'emploi lié est occupée par l'accusatif associé aux verbes composés. Le verbe non composé correspondant est intransitif, ou il régit un tout autre type d'accusatif. La position des verbes composés est intermédiaire en ce qu'une majorité d'entre eux appartient clairement à l'un ou l'autre groupe [c'est-à-dire : avec accusatif libre ou avec accusatif lié] mais possède une certaine latitude de mouvement par rapport à cet usage premier. En particulier, l'addition du préfixe *be-* à un verbe a pour fonction (très générale) de rendre celui-ci transitif s'il est intransitif, ou de permettre à un verbe transitif de prendre un type d'objet autre que celui auquel il est d'ordinaire associé. Ainsi de *befallen*, que l'on traduira selon les cas par *saisir*, *gagner*, *envahir*, *attaquer*, tandis que *fallen* signifie *tomber*. [Hermann Paul cite également les verbes *beschreiben*, *bestreiten* ; *besetzen*, *bewerfen*, *bezahlen*, dont les trois derniers sont formés par addition de *be-* à des verbes que l'on rencontre d'ordinaire en construction transitive.]

L'accusatif lié à un verbe donné possède en règle générale une signification unique, délimitée par l'usage. Mais une pluralité de sens n'est guère rare. Elle peut remonter très avant dans le temps (ou même être dérivée en droite ligne du sens originel, très général, de l'accusatif) ; dans d'autres cas, on peut montrer qu'il existait à l'origine une seule signification, et que les autres se sont élaborées graduellement, par l'élargissement ponctuel¹ de l'usage. Ainsi :

Wunden schlagen, infliger des blessures (littéralement : frapper des blessures)

¹ *okkasionnel*.

den Feind schlagen, frapper l'ennemi

das Schwert schlagen, donner un coup d'épée (littéralement : frapper épée)

<i>einen</i>	<i>mit Steinen</i>	<i>werfen</i>
pron. indéf. ("quelqu'un") ACC.	avec des pierres	jeter
"lapider quelqu'un"		

<i>Steine</i>	<i>auf einen</i>	<i>werfen</i>
des pierres ACC.	sur quelqu'un	jeter
Sens : idem.		

[Hermann Paul fournit ici d'autres exemples, qui donnent, traduits littéralement : frapper quelqu'un avec un couteau, frapper—à quelqu'un—le couteau (ACC.)—dans le cœur ; débarrasser une pièce—débarrasser quelqu'un du chemin (=écarter un indésirable de son chemin) ; et six autres exemples.] C'est assurément une évolution récente (et pour partie une licence poétique, dont un auteur ne fait usage que ponctuellement) qui est illustrée par les constructions suivantes :

<i>ein Kind</i>	<i>schenken</i>
un enfant NOM./ACC	donner

"allaiter un enfant" [construction normale du verbe *schenken* : donner à *quelqu'un*, ce "quelqu'un" figurant au datif.]

Blumen gießen, Heu füttern, Wasser in einen Eimer füllen, lat. *vina cadis onerare* (Virgile, en lieu et place de *cadis vinis*), *liberare obsidionem* (Tite-Live, en lieu et place de *urbenm obsidione*). [Suivent quelques exemples grecs.]

La relation qu'exprime l'accusatif étant, en elle-même, plurielle, l'union d'un verbe et de plusieurs accusatifs est également un phénomène tout naturel.

§ 106. Il ne serait pas vrai de dire des prépositions indo-germaniques qu'elles régissaient tel ou tel cas. Le cas en question se rapportait bien plutôt directement au verbe ; le sens général du cas était encore perçu, et recevait simplement de la préposition une spécification : elle servait à une spécialisation du sens. On pouvait donc trouver divers cas avec la même préposition, chacun possédant sa signification propre. Le grec est encore, dans une certaine mesure, proche de cet état originel. Mais le cas a perdu, de plus en plus, son autonomie à l'égard de la préposition, le lien de la préposition avec le cas est devenu question d'habitude, et la perception du sens du cas s'est affaiblie au cours du processus. Dans le cas de nos prépositions haut-allemandes

modernes, qui ne régissent qu'un seul cas (*zu, um*) ou en régissent plusieurs mais sans différences de sens, on ne peut plus parler de "signification du cas". L'application de tel ou tel cas est tout bonnement une habitude, un fait de tradition, sans valeur propre. L'emploi du datif et de l'accusatif dans des sens différents après les prépositions *in, auf, über, unter* (dans, sur, par-dessus, sous) se situe à mi-chemin entre l'association figée entre cas et préposition et la liberté, le caractère vivant que possédaient les cas à l'origine.

§ 107. La construction en apposition apparaît fréquemment dans des cas où, si l'on souhaitait s'exprimer avec plus de précision, il conviendrait d'employer un génitif partitif. Ceci n'est pas vrai dans les seuls cas où l'apposition est constituée de plusieurs membres, qui, réunis, sont l'équivalents du substantif auquel ils sont apposés¹, comme dans :

ils partirent, les uns par ci, les autres par là

Latin : *classes populi Romani, alteram naufragio alteram a Pœnis depressam interire* (Cicéron), *capti ab Jugurtha pars in crucem acti pars bestiis objecti sunt* (Salluste).

La remarque vaut aussi lorsque l'apposition dans son entier ne représente qu'une partie du substantif correspondant :

Latin *Volsci maxima pars caesi* (Tite-Live), *cetera multitudo decimus quisque ad supplicium lecti* (Tite-Live), *nostris ceciderunt tres* (César)

et, de façon analogue, lorsque le sujet n'est exprimé que par le suffixe personnel du verbe :

plerique meminimus (la plupart d'entre nous. Tite-Live.)

Simoni adesse me quis nuntiate (l'un d'entre nous. Plaute.)

Moyen-haut-allemand : *si weinten sumelîche* (certains d'entre eux pleurèrent) ; *jâ sint iu doch genuogen diu mære wol bekant* (beaucoup d'entre eux).

¹ Ce que l'on pourrait reformuler par : lorsque les référents des divers syntagmes (B, C, D) en apposition, réunis, forment un ensemble identique à l'ensemble des référents du syntagme nominal principal (A). Soit : réf(A)=réf(B)+réf(C)+réf(D).

Dans la description des matières, qui est d'ordinaire exprimée par le génitif partitif, on trouve parfois un rapport d'apposition, moins précis. Ainsi en latin : *aliquid id genus*, au lieu de *ejus generis* (Cicéron) ; *coronamenta omne genus* (Caton), *arma magnus numerus* (Tite-Live). Cette construction simple a acquis en haut-allemand moderne une extension extraordinaire par rapport au moyen-haut-allemand :

ein Stück Brot (littéralement : un—morceau—pain. Sens : “ un morceau de pain ”), contre *stücke brôtes*, avec génitif partitif, en moyen-haut-allemand ;

ein Pfund mehl, une—livre—farine “ une livre de farine ”

et de même pour *ein Scheffel Weizen* “ un boisseau de froment ”, *ein Glas Wasser* “ un verre d'eau ”, *eine Menge Obst* “ une grande quantité de fruits ”, *eine Art Tisch* “ une sorte de table ” etc.

Les dénominations collectives de matières sont, dans ce cas, absolument indéclinables. Si nous analysons avec justesse nos intuitions de la langue, il ne faut plus parler ici de nominatif ni d'accusatif : c'est la racine nue qui apparaît, sans marque casuelle aucune.¹ La langue est retournée au mode de construction primitif, tel qu'il existait avant l'apparition des cas, et tel qu'il est attesté dans notre langue par les noms composés hérités des temps anciens.

§ 108. Le sujet d'un verbe peut, comme son objet, en venir à² marquer une relation auparavant déviante par rapport à l'usage. Ainsi de tournures nouvel-haut-allemandes telles que

die Bank	sitzt	voller	Menschen
la banque NOM.	être assis, 3e pers. sg. plein (COMPARATIF)		
hommes			
“ la banque est comble, la banque est pleine de monde ”			
ihm	hängt	der Himmel	voller Geigen
pron.3e pers.sg. DATIF	pend	le ciel NOM.	plein de
violons			
“ il voit la vie en rose, il voit tout en rose ”			

¹ Ce paragraphe apporte un éclairage de ce que Culioli nomme *notion*, et place la discussion dans une perspective historique.

² *sich herausbilden*, littéralement *se former*. L'évolution n'est pas vue du dehors, comme dans la tournure française retenue pour la traduction : *en venir à*, mais considérée comme une maturation, comme si le sujet était un être vivant.

der Eimer	läuft	voll	Wasser
le seau NOM.	va, court	plein (adj./adv.)	eau
“ le seau fuit à toute allure ”			
der Eimer	läuft	leer	
le seau NOM.	va, court	vide (adj./adv.)	
“ le seau se vide ”			

L’emploi de ces constructions formées par association avec *voll* est bien plus libre en moyen-haut-allemand :

das hûs saz edeler vrouwen vol, litt. la maison était assise pleine de nobles dames, “ la maison était pleine de nobles dames ” ; ouch gienc der walt wildes vol, daz gevilde was vollez pavelûne geslagen (voir Haupt zum Erec 2038), et encore chez Hans Sachs : den [Wald] sach er springen vol der wilden tiere, all specerey voll wûrme loffen.

(Il en va de même en danois.) À comparer avec : *der Narren Herz ist wie ein Topf, der da rinnt* : le cœur de l’égaré est comme un pot qui fuit [littéralement : qui ruisselle, qui s’écoule ; le verbe *rinnen* prend pour sujet un syntagme référant à ce qui coule, lait, larmes, eau, etc.]. L’exemple est de Luther, mais *rinnen* et *laufen* sont employés de cette façon aujourd’hui encore. [Suivent d’autres exemples allemands, italien, espagnols, français, anglais, et latins.] Si l’on adopte le point de vue selon lequel le rapport entre sujet et prédicat doit être fixé une fois pour toutes, on est amené dans tous ces cas à poser un double sens du verbe.

L’association d’un substantif et d’un prédicat adjectival connaît des infraction à l’usage similaires à celles qui viennent d’être présentées. Cela est plus courant encore dans les constructions avec épithète. Par exemple : *par des chemins coupables* (Schiller) = des chemins qu’il est coupable d’emprunter, *quelques instants détendus* (Goethe) = des instants pendant lesquels on est détendu ; *un cadeau plein d’espoir* (Goethe), *lors de ses visites anonymes* = lors desquelles elle demeure anonyme ; et *des Trones, ungewiss, ob ihn mehr Vorsicht schützt, als Liebe stützt.* (Lessing) : littéralement, *le trône, incertain si la prudence le protège plus que l’amour ne le soutient* = dont il est incertain, etc. Maintes libertés d’expression de cette espèce sont devenues parfaitement usuelles. On dit couramment *un heureux événement*, et (en allemand) *un triste événement* ; *une heureuse surprise*, *un livre savant*, *une offre généreuse*, *des heures joyeuses* ou (en allemand) *des heures satisfaites* ; pour dire “ ces dernières années ”,

l'allemand possède l'expression *pendant les jeunes années* (*in jungen Jahren*) ; une *période de santé* se dit *gesunden Tagen*, en *état d'ébriété* se dit aussi par l'association d'un nom et d'un adjectif : *in trunkenem Zustand*. L'adjectif *sicher*, " sûr ", se rapporte d'une part à une personne qui n'a pas de souci à se faire (la signification de l'adjectif est alors du type : " il est en sûreté "), d'autre part à une chose ou une personne pour laquelle il est inutile de se faire du souci (sens : " c'est une personne sûre "). *Ekel* peut renvoyer à une personne facilement dégoûtée comme à un objet qui suscite le dégoût. Si l'on conçoit ces associations libres par analogie avec les relations normales entre le substantif et l'adjectif qui coïncide avec lui, on est amené à conclure à un changement de sens du mot.

Il est particulièrement fréquent que l'on se permette une liberté de ce type dans l'emploi des participes. (Les exemples suivants sont traduits littéralement de l'allemand.) Une larme repentante (Lessing), dans le calme frissonnant de la nuit (Lessing), au concert frémissant (Schiller), le roi l'observe avec un calme songeur (Schiller), dans son désir de mort serpentant (Goethe). [Paul donne d'autres exemples encore.] En anglais, des collocations comme *dying day*, dernier jour, *parting glass*, verre d'adieu, *writing materials*, nécessaire à écrire, *dining room*, *sleeping apartment*, *falling sickness* sont tout-à-fait communes. En français : *thé dansant*, *café chantant*. Entre autres exemples, Tacite emploie *haec plebi volentia fuere* au lieu de *volenti*. Exemples de participes passés : Pendant ces dernières journées détendues (Goethe), la tartuferie incriminée (dans le sens : *dont je suis incriminé*. Schiller), en anglais *the ravish'd hours* (dans le sens : les heures pleines de ravissement. Parnell), et l'expression courante *a conceited man* (en allemand : *ein eingebildeter Mensch*), expressions construites avec un participe passé et qui signifient toutes deux *un homme outreconfiant*.

Souvent, des descriptions d'états et de processus sont ajoutées aux descriptions de personnes, soit comme attributs, soit en apposition. Exemple : *l'enfant est toute sa joie, la fierté et la consolation de son vieil âge*. On ne serait pas justifié, en pareil cas, à supposer que les mots en question changent de sens, par exemple que *consolation* signifie ici *consolateur*. On voit bien cependant comment, à partir d'un tel emploi, le passage devient possible entre nom d'action et nom d'agent.

Il faut placer dans le même ensemble l'ajout libre d'un attribut, qui est certes réprouvé comme une faute, mais qui apparaît pourtant assez souvent dans des cas tels que

seltene Taten werden durch Jahrhunderte nachahmend zum Gesetze
geheiligt

les actes extraordinaires—sont—pendant des siècles—imitant—consacrés
lois

“ les actes extraordinaires acquièrent dignité de loi à être imités pendant
des siècles entiers ”

On trouvera d’autres exemples de ceci, principalement tirés de journaux, chez Andresen, *Sprachgebrauch und Sprachrichtigkeit im Deutschen* [Usage courant et usage correct en allemand], troisième édition, Heilbronn, 1883, p. 113. L’intuition¹ conduit dans ce cas à compléter d’un sujet l’attribut prédicatif ; mais on pourrait tout aussi bien compléter l’exemple ci-dessus, *avec un calme songeur*, de façon à obtenir *avec calme, pendant qu’il réfléchit*, et rien de tel n’apparaît dans la formulation *calme pensif*.²

§ 109. Dans les constructions participiales, seul est exprimé le rapport temporel qu’entretient avec le verbe conjugué l’état ou l’événement auquel renvoie le participe. Mais cela peut correspondre à des relations très diverses, de sorte que, lorsqu’on souhaite expliciter une construction participiale, en faire une proposition complète, c’est tantôt de telle conjonction qu’on a besoin, tantôt de telle autre. Mais on ne peut en conclure pour autant que la construction participiale puisse par elle-même avoir divers sens, tantôt le point de départ, tantôt la condition, tantôt une apposition, et ainsi de suite. Ces rapports sont toujours des rapports particuliers et accidentels. Il en va différemment des propositions coordonnées, introduites par une *conjonction* temporelle. Le rapport fortuit qui s’établit avec la principale peut se fixer à la conjonction, et devenir partie intégrante de son sens usuel. L’emploi de *während* en allemand moderne pour décrire une opposition (*tandis que*) doit être reconnu comme fonction usuelle distincte du sens fondamental (*pendant que*). Cela est démontré, intuition de la langue mise à part, par le fait que la valeur d’opposition apparaît aussi lorsque les procès auxquels renvoient la proposition dépendante et la proposition régissante ne sont nullement concomitants, par exemple :

Tu me mens, alors que [*während*] moi, je t’ai toujours dit la vérité.

¹ *Sprachgefühl*, sentiment de la langue.

² Autre exemple de réflexion elliptique : Hermann Paul ne s’apesantit pas sur la conclusion qu’il faut tirer de son analyse, à savoir qu’il est trompeur de vouloir “ compléter ” la construction telle qu’elle apparaît.

De même, il faut reconnaître au mot moyen-haut-allemand *sît* une double signification : outre son sens temporel, il peut avoir le sens du *da* causal contemporain (*puisque*). De fait, il peut être employé d'une façon qui contredit son sens premier de concomitance entre proposition dépendante et proposition régissante¹.

L'évolution peut alors aller plus loin, avec la disparition du sens temporel originel, comme dans le *weil* (*parce que*) de l'allemand moderne. D'une façon tout-à-fait similaire, les prépositions de sens spatial ou temporel basculent vers un sens causal.

[Fin du chapitre 7.]

¹ En toute rigueur de termes, il faudrait dire : concomitance entre les événements auxquels réfèrent la proposition dépendante et la proposition régissante.

Hermann Paul propose l'exemple suivant à l'attention des germanistes :

“ *sît ich âne einen vrumen man mîn lant niht bevriden kan, sô gewinne ich gerne einen* ”.